

Chapitre I^{er}

Un judaïsme normand étroitement lié à l'Orient

Jacques-Sylvain Klein

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen

La découverte de l'ancienneté du judaïsme normand et du rôle considérable qu'il a joué au Moyen Âge remonte à moins de cinquante ans. Il a d'abord fallu qu'à la fin du XIX^e siècle, on découvre dans une synagogue du Caire des manuscrits, principalement en hébreu et en arabe, révolutionnant la connaissance du judaïsme proche-oriental : dans les années 1960, un universitaire américain repéra dans un de ces manuscrits le toponyme hébreu RDWM et le rapprocha du nom médiéval de la ville de Rouen. Il a aussi fallu que, concomitamment à la publication du premier livre de ce chercheur sur les juifs de Rouen, on découvre fortuitement, sous la cour du palais de justice, deux monuments hébraïques d'époque romane venant corroborer ses recherches. La voie était ouverte à un nouveau champ de recherche, plus vaste, portant sur le judaïsme médiéval anglo-normand, dont on verra qu'il plonge ses racines dans le terreau proche-oriental et fut irrigué par les savoirs venus d'Afrique du Nord et d'Andalousie.

UNE PRÉSENCE JUIVE EN NORMANDIE RÉVÉLÉE PAR
DES MANUSCRITS HÉBREUX DÉCOUVERTS AU CAIRE

Un fabuleux trésor mis au jour à la *guenizah* du Caire

Une *guenizah* est un dépôt d'archives que les juifs se refusent à détruire parce qu'elles sont écrites dans la langue de Dieu et peuvent contenir le nom de Dieu ; on parle familièrement de « poubelle sacrée ». À la fin du XIX^e siècle, on a découvert, dans l'ancienne synagogue Ibn Ezra du Caire,

quelque 200 000 fragments de manuscrits rédigés en hébreu, arabe, judéo-arabe et autres langues orientales, écrits pendant un millénaire, de 870 à 1880. Ils sont aujourd'hui dispersés entre soixante-quinze bibliothèques à travers le monde, les dépôts les plus importants se trouvant à Cambridge (140 000 manuscrits), New York (40 000), Oxford, Londres, Paris et Saint-Pétersbourg. À partir de ces fragments, le paléographe allemand Schlomo Dov Gotein a pu identifier quelque 7000 documents, plus ou moins complets, touchant à tous les aspects de la vie quotidienne des juifs, aussi bien publique que privée, civile que religieuse. Les manuscrits n'ont pas encore été tous exploités, mais ils ont déjà permis d'enrichir considérablement notre connaissance des communautés juives du bassin méditerranéen et du Proche-Orient, principalement entre le x^e et le xiii^e siècle, et de jeter un regard neuf sur les Khazars, un peuple turc dont le roi et la cour se sont convertis au judaïsme.

Ces documents ont également permis au professeur américain Norman Golb de faire resurgir de l'oubli la communauté juive de Rouen : bien qu'elle eût joué un rôle considérable au Moyen Âge, elle avait presque complètement disparu des mémoires.

La lettre qui a permis d'identifier Rouen comme un foyer majeur du judaïsme médiéval

Longtemps, la ville de Rouen est restée, pour les études juives médiévales, une *terra quasi incognita*. C'est tout juste si les deux ouvrages de référence existant alors sur le judaïsme français y consacraient quelques lignes⁶. Cette longue absence tient d'abord à l'expulsion des juifs de France par Philippe le Bel en 1306 : les juifs de Rouen furent chassés de la ville où ils habitaient depuis un millénaire, et les traces matérielles de leur présence ont presque totalement disparu. De plus, dans les copies de manuscrits postérieures à 1306, le nom hébreu de

6. Ces deux ouvrages sont : Henri GROSS, *Gallia Judaica : dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*, Paris, Léopold Cerf, 1897 ; Bernhard Blumenkranz (dir.), *Histoire des Juifs en France*, Toulouse, Privat, 1972..

Rouen (RDWM) a subi des altérations, ce qui a abouti à attribuer à Dreux (DRWS), à Rodez (RDWS) ou à Troyes (DRWYS) des événements qui, en réalité, s'étaient déroulés à Rouen.

C'est en travaillant sur un manuscrit de la *guenizah* du Caire que Norman Golb (1928-2020), historien et paléographe à l'Oriental Institute de l'université de Chicago, spécialiste mondialement connu des manuscrits hébraïques – notamment pour ses travaux sur les manuscrits de la mer Morte –, a pu faire le rapprochement entre RDWM et *Rodom*, le nom médiéval de la ville de Rouen (ill.K1). Ce manuscrit évoque un membre important de la communauté juive, Reuben bar Isaac, dont le fils avait été assassiné, ainsi que ses serviteurs, dans une forêt des environs de Rouen, et dont les biens avaient été saisis par le seigneur du lieu au motif que Reuben n'avait plus d'héritier ! Il décide alors « d'aller jusqu'au

pays d'Israël » pour y finir ses jours. Aujourd'hui conservé à la British Library de Londres, le manuscrit contient une lettre de recommandation rédigée au cours du voyage par un responsable de la communauté juive d'une ville où Reuben bar Isaac fit halte en 1032 : Norman Golb l'a identifiée comme étant Arles, mais ce pourrait être Oria ou Otrante, près du port italien de Brindisi. Cette pièce exceptionnelle a été présentée à Rouen en 2018 lors de l'exposition dont il sera question plus loin (ill.K2).



Ill. K1. Denier de Louis IV frappé à Rouen après 943, en provenance du trésor de Saint-Taurin d'Évreux. On y lit *Rodom. Civit.* [cité de Rouen]. *Rodom* est la forme abrégée ou apocopée courante de *Rodomagus* ou *Rotomagus*, nom latin de Rouen. Musée des Antiquités (Rouen), inv. 1181.



Ill. K2. Extrait de la lettre en hébreu évoquant le voyage de Reuben bar Isaac (1032). Les mots encadrés signifient : la ville de RDWM [Rodom, Rouen] qui est dans le pays de *Fransa*. British Library (Londres), ms. Or. 5544, f° r1.

Les premiers ouvrages de Norman Golb sur les Juifs de Rouen au Moyen Âge

Après dix années de recherches, consacrées à étudier d'un œil neuf toute la documentation disponible – plus d'une centaine de manuscrits, dont trente-deux en hébreu, les autres en latin ou en français –, Norman Golb publia en 1976 à Tel-Aviv un ouvrage en hébreu intitulé *Histoire et Culture des juifs de Rouen pendant le Moyen Âge*. Il y montrait le rôle considérable, économique et plus encore culturel, joué par les juifs de Rouen à cette époque. Il révélait notamment l'existence d'une académie rabbinique (*yeshivah*) prestigieuse, dirigée par des savants éminents – dont Rashbam, le petit-fils du célèbre Rashi de Troyes – et fréquentée par les meilleurs élèves de toute la Normandie. Cette école avait produit quantité de commentaires (*tossafot*), dont les meilleurs furent ultérieurement intégrés, à côté de ceux de Rashi, aux éditions imprimées du Talmud de Babylone. Dans les années suivantes, Norman Golb multiplia les publications ; en 1985, il publia un second ouvrage,

en français cette fois-ci, intitulé *Les Juifs de Rouen au Moyen Âge*, où il reprit et amplifia le résultat de ses recherches⁷.

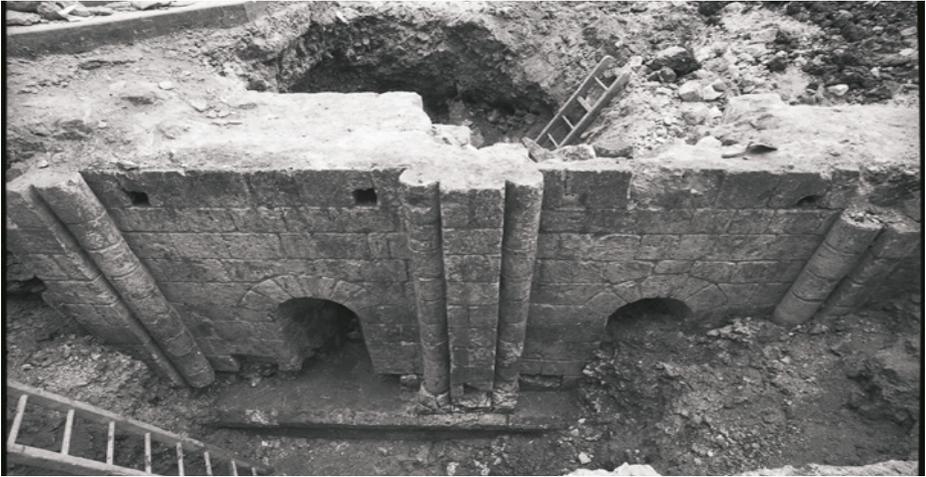
Une découverte archéologique retentissante, à l'origine de débats non moins retentissants

Dans son premier ouvrage, sorti des presses en avril 1976, Norman Golb avait indiqué en annexe que deux édifices communautaires importants existaient à Rouen, situés de part et d'autre de la rue aux Juifs : au sud la synagogue, dont le bâtiment avait subsisté jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et au nord l'académie rabbinique, dont le bâtiment avait été arasé au XVI^e siècle pour agrandir le Parlement de Normandie. Quatre mois plus tard, en plein mois d'août, des travaux de réfection du pavage entrepris dans la cour du Palais de justice permirent la mise au jour fortuite de deux bâtiments romans des XI^e ou XII^e siècles (ill.K3). Un premier, à l'ouest de la cour, fut plus tard identifié comme un bain rituel (*mikveh*). Le second, à l'est de la cour, se situait à l'emplacement exact où Norman Golb avait situé l'académie rabbinique ! Ce monument est aujourd'hui connu comme la « Maison sublime », en référence à un graffiti en hébreu tracé sur un des murs et tiré du *Livre des Rois* : « Que cette maison soit sublime » (sous-entendu, pour l'éternité).

Bernhard Blumenkranz, qui était alors le grand patron des études juives en France, contesta aussitôt la thèse de son confrère américain, au motif qu'il n'y aurait jamais eu, selon lui, de grands savants juifs à Rouen au Moyen Âge. Il proposa d'identifier les deux édifices comme un « ensemble synagogal », composé d'une synagogue et d'un bain rituel. De son côté, Gérard Nahon, autre spécialiste d'histoire juive, mit en doute la traduction de RDWM par Rouen : il proposait d'y voir la traduction en hébreu du nom de Dormans, un village de la Marne. Par ailleurs, alors qu'il avait d'abord, avec de solides arguments, écarté l'hypothèse d'une synagogue, il se rallia finalement à cette thèse. Pour

7. Norman GOLB, *Les Juifs de Rouen au Moyen-Âge : portrait d'une culture disparue*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 1985.

sa part, Michel de Boüard, un des grands maîtres de l'archéologie médiévale en France – il avait notamment dirigé les fouilles du château de Guillaume le Conquérant à Caen –, avança une troisième hypothèse : celle de la résidence privée d'un riche juif.



III. K3. La découverte de « Maison sublime » à Rouen (1976). Vue du mur nord.

La controverse allait se prolonger pendant des années, prenant parfois des formes violentes. Aujourd'hui, qu'en est-il ? Il n'y a plus de discussions sur deux points essentiels, comme l'a montré le colloque *Le Judaïsme médiéval entre Normandie et Angleterre*, organisé à Paris et à Rouen en 2018 et réunissant les meilleurs experts internationaux. Nul ne conteste plus que le toponyme RDWM corresponde au nom médiéval de Rouen, ni que cette ville ait été, au Moyen Âge, le siège d'une des plus prestigieuses et influentes académies rabbiniques d'Europe. Tout le monde admet également qu'un enseignement académique ait pu être dispensé dans le bâtiment découvert en 1976. Le seul point de clivage reste de savoir si ce bâtiment était à usage exclusivement universitaire, comme l'a toujours affirmé Norman Golb, rejoint depuis 1985 par Michel de Boüard, ou s'il servait aussi à d'autres usages (lieu de prières, de vie

communautaire, de tribunal rabbinique...), comme c'était généralement le cas des synagogues du Moyen Âge. Partageant pour ma part la thèse de Norman Golb, j'avance plusieurs arguments qui me semblent décisifs :

1/ il existait, de l'autre côté de la rue aux Juifs, un autre bâtiment hébraïque, qui a subsisté jusqu'à sa démolition en 1886, dont je crois avoir démontré qu'il était le siège de la synagogue communautaire⁸ ;

2/ selon les *Anciennes règles pour l'étude de la Torah*, un document en hébreu rédigé en Normandie au x^e ou au xi^e siècle, les juifs avaient l'obligation de construire une *yeshivah* dans chaque ville principale de chaque royaume ; or, comme l'a montré l'historien Bernard Gauthiez, Rouen était au xii^e siècle une ville plus importante que Paris et Londres, et c'est donc logiquement dans cette ville que cette règle commença à être respectée, avant de l'être un peu partout en France et même en Angleterre ;

3/ une académie rabbinique fonctionnait du matin au soir, souvent très tard dans la soirée (ill.K4) et il est impossible que ce bâtiment relativement exigu – même s'il comportait vraisemblablement trois ou quatre étages – ait pu accueillir simultanément une « grande » et une « petite » école, une synagogue, un tribunal rabbinique, un lieu communautaire...

4/ il existe une bonne quinzaine de documents, en hébreu, en latin et en français, pour indiquer que le bâtiment était une *yeshivah*, une *schola judaeorum* ou une *escole as juys* ; dans l'un d'eux, il est même désigné comme un *moustier*, vieux mot français de même racine que monastère et qui peut désigner un lieu de prière et d'étude.

Une historiographie largement enrichie depuis deux décennies

La connaissance du judaïsme anglo-normand médiéval s'est considérablement enrichie depuis la publication des deux ouvrages de Norman Golb sur la communauté de Rouen. Lui-même a complété ses

8. Jacques-Sylvain KLEIN, *La Maison sublime, l'École rabbinique et le Royaume juif de Rouen*, Bonsecours, Point de vues, 2006, p.77-89.

recherches en publiant en 1998 un troisième livre, en anglais, intitulé *The Jews in Medieval Normandy*. Il traite de l'ensemble des implantations juives dans la région, en s'appuyant sur les recensements de Jean-Pierre Suaud (pour l'Eure), Jean-Michel Bouvris (pour l'Orne et le Calvados) et Rémy Villand (pour la Manche) ⁹. Gérard Nahon, qui a beaucoup contribué à la connaissance du judaïsme normand médiéval, a enrichi et corrigé cette liste¹⁰.

J'ai moi-même publié deux ouvrages en 2006 et 2018, dont le dernier fait le point sur l'ensemble de la documentation disponible et situe l'histoire du judaïsme normand dans l'espace européen et dans le temps très long, sur deux millénaires¹¹.

Last but not least, signalons à nouveau le colloque de 2018 sur *Le Judaïsme médiéval entre Normandie et Angleterre*, dont toutes les séances ont été enregistrées¹². Simultanément s'est tenue au musée des Antiquités de Rouen une exposition intitulée *Savants et Croyants, les juifs d'Europe du Nord au Moyen Âge* ; elle a donné lieu à des textes

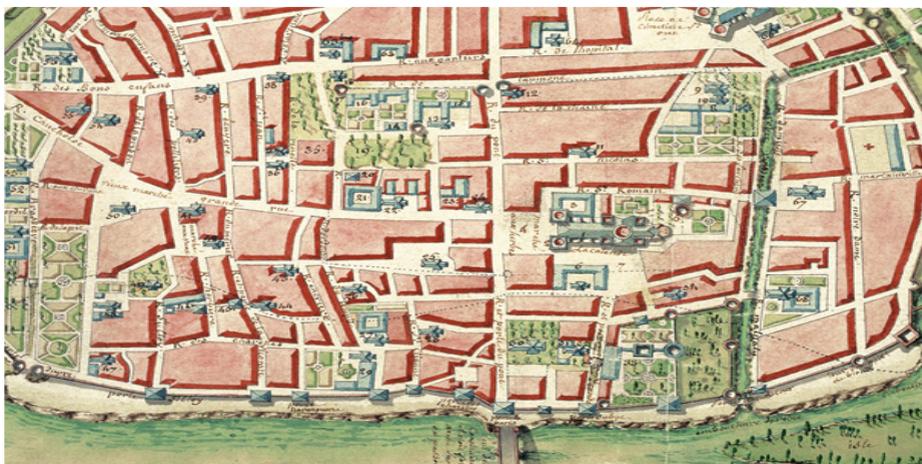
9. Jean-Pierre SUAUD, « Pour une étude de l'archéologie juive dans l'Eure », *La Vie et l'Art en Normandie* 5 (1977), p. 17-21 ; Jean-Michel BOUVRIS et Rémy VILLAND, « Recherches sur les toponymes “rue aux Juifs” et “la Juiverie” en Basse-Normandie : contributions à une étude de l'archéologie juive de la France médiévale », dans : *Foi, croyances populaires, superstitions en Normandie*, XVI^e congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie (Flers, 4-9 septembre 1980), première partie, *Le Pays bas-normand* 160 (1980), p. 7-27 ; Rémy VILLAND, *Les Juifs dans la Manche au Moyen Âge*, Saint-Lô, Société d'archéologie de la Manche, 1982 (consultable sur le site archives-manche.fr).

10. Gérard NAHON, « Les Juifs en Normandie », dans : Gilbert DAHAN (dir.), *Nicolas de Lyre, franciscain du XIV^e siècle, exégète et théologien*, Institut d'études augustiniennes, Paris, 2011, p. 29-50.

11. Jacques-Sylvain KLEIN, *La Maison sublime, l'École rabbinique et le Royaume juif de Rouen*, Bonsecours, Point de vues, 2006 ; Jacques-Sylvain KLEIN, *Le Royaume juif de Rouen ressuscité*, Paris, Arnaud Franel, 2018, rééd. 2021.

12. Les enregistrements des conférences, réparties en six sessions, peuvent être regardés sur le site akadem.org

d'une grande richesse, réunis dans un magnifique catalogue¹³. Signalons en particulier les contributions de Pinchas Roth sur « La littérature rabbinique en Normandie et en Angleterre » et de Renate Smithuis sur « Abraham ibn Ezra et les échanges scientifiques entre juifs et chrétiens au XII^e siècle ».



III. K4. Détail du *Second plan de la ville de Rouen dans l'état où elle étoit aux douzième et treizième siècles*, dressé par Jean Rondeaux de Sétry en 1782. La légende précise que le numéro 19 est la « place aux juifs » et le numéro 20 la « synagogue des juifs ». Bibliothèque J. Villon (Rouen), Est. Top. Atl. 5.

UN JUDAÏSME NORMAND IMPRÉGNÉ D'ORIENTALISME

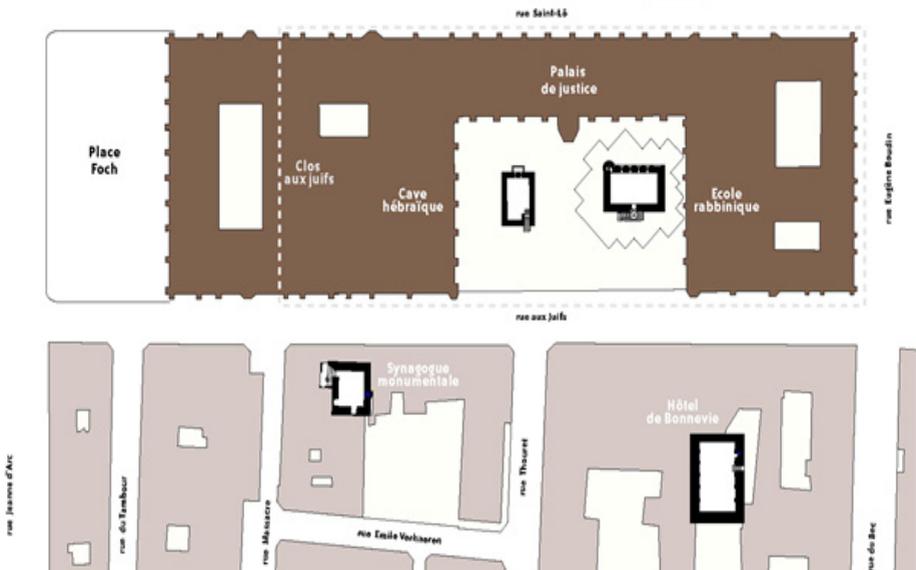
Des implantations juives dans toute la Normandie, consécutives à l'exil des juifs de Palestine

Plusieurs indices donnent à penser que la présence juive en Normandie remonte à l'Antiquité gallo-romaine. D'abord la situation du quartier juif de Rouen, qui occupait le quart nord-ouest du *castrum* romain, entre le rempart, le *cardo* et le *decumanus*. Le quartier était traversé, d'est en ouest, par la rue aux Juifs (*vicus judaeorum*), l'une des toutes premières

13. Nicolas HATOT et Judith OLSZOWY-SCHLANGER (dir.), *Savants et Croyants : les juifs d'Europe du Nord au Moyen Âge*, Gand, Snoeck, 2018.

rues à être mentionnée, dès 1120, dans les *Annales* de la ville. Lors de la refonte urbaine intervenue vers 880, les juifs occupaient déjà l'espace qui sera le leur aux XII^e et XIII^e siècles (ill.K5 et K6). Quant à leur cimetière, il était situé sur le *Mons judaeorum*, à proximité immédiate de deux cimetières romains.

Autre indice important : l'extrême dispersion des juifs sur l'ensemble du territoire normand. Pour le Moyen Âge, on a désormais identifié 180 lieux d'implantation, répartis à peu près également entre la haute et la basse Normandie et entre les cinq départements. Ils se situent aussi bien dans des grandes villes comme Rouen, Caen et Dieppe ou moyennes comme Alençon, Falaise et Pont-Audemer que dans des villages (Breteuil-sur-Iton dans l'Eure, Bonneville-sur-Touques dans le Calvados) et même en pleine campagne. À aucun moment, les archives ne signalent d'apports migratoires, alors même que la population juive de Normandie comptait, au moment de l'expulsion de 1306, quelque 10 000 habitants, dont la moitié à Rouen.



Ill. K5. Plan du quartier juif médiéval de Rouen.



III. K6. Représentation présumée d'Abraham Ibn Ezra enseignant l'usage de l'astrolabe à des clercs latins, en tête du *Psautier de Blanche de Castille*, vers 1230. Bibliothèque de l'Arsenal (Paris), ms. 186, f° 1r.

Mon hypothèse, pour expliquer cette extrême dispersion géographique, est la suivante. Des soldats juifs défaits par les armées romaines se sont enrôlés dans les légions après la chute de Jérusalem (70 ap. J.-C.) et surtout après l'expulsion des juifs de Palestine par l'empereur Hadrien (135). Ils ont participé, avec les armées romaines, à l'occupation de la Gaule et ont bénéficié, comme tous les vétérans, de distributions de terres destinées à renforcer le maillage territorial de l'occupant. Les juifs installés en Normandie auraient donc été, au départ, des cultivateurs, des éleveurs, des viticulteurs, des pêcheurs, des artisans. Ce n'est que bien

plus tard, et comme une conséquence des interdits professionnels posés par l'Église, qu'ils sont devenus presque exclusivement des marchands et des financiers.

Des maîtres du Talmud arrivés de Babylonie à l'initiative des Carolingiens

Pour des raisons stratégiques liées aux invasions arabes, les Carolingiens ont encouragé l'essor des communautés juives du royaume franc. C'est Charlemagne qui aurait d'abord installé à Narbonne, vers 770, un exilarque, c'est-à-dire un chef de la communauté juive exilée en Babylonie (actuel Irak), qui venait d'être destitué. Ce prince (*nassi*), nommé Makhir et appartenant à la célèbre famille des Qalonymos, organisa les communautés du Midi de la France, en créant à Narbonne la première académie talmudique. Elle devait faire des émules dans le Languedoc (Montpellier, Lunel, Posquières) et en Provence (Aix, Marseille).

En 917, Charles III le Simple invita Moses ben Qalonymos, un marchand toscan formé par un mystique babylonien, à s'implanter en Austrasie pour organiser les communautés rhénanes. Comme il l'avait fait à Lucques, Rabbi Moses créa à Mayence une académie, qui à son tour essaima à Spire et à Worms et fut à la source de tout le judaïsme *ashkénaze* (franco-allemand).

Appartenant lui aussi, par sa mère et son oncle, à la famille Qalonymos, Rabbi Salomon ben Isaac le Français (v. 1040-1105), plus connu sous son acronyme de Rashi, se forma à Mayence et à Worms, avant de revenir en Champagne pour créer sa propre académie à Troyes, sa ville natale. De cette prestigieuse académie, dirigée par « le prince des commentateurs », sont sorties les premières générations de *tossafistes*, ces maîtres du Talmud qui ont *ajouté* leurs commentaires à celui de Rashi. Des descendants du maître sont venus créer ou diriger des académies en Normandie. Le plus célèbre fut son petit-fils, Samuel ben Meir, connu

sous son acronyme de Rashbam : il dirigea l'académie de Rouen pendant un quart de siècle. D'autres ont exercé leurs talents à Falaise et à Caen.

DES ACADEMIES MÉDIÉVALES PRESTIGIEUSES, HÉRITIÈRES DU JUDAÏSME BABYLONIEN

La création de l'académie de Rouen au milieu du x^e siècle

Vers 950, Rabbi Jequthiel, le fils aîné de Rabbi Moses, s'installa dans la capitale du duché de Normandie. Un premier indice de cette implantation nous est fourni par un document en arabe rédigé par Ibrāhīm ibn Ya'qūb, l'ambassadeur juif du calife de Cordoue auprès de l'empereur Otton I^{er} de Germanie. Après avoir visité trois villes du « pays des Francs » où existaient des communautés juives (Bordeaux, Noirmoutier et Saint-Malo), il séjourna à Rouen vers 965 et, dans son compte-rendu de mission, mentionna la présence d'un jeune homme à la très longue barbe, vieille de six ans, qui lui arrivait jusqu'aux genoux et se terminait par quatre nattes¹⁴. Ces détails pileux semblent faire allusion à un étudiant talmudiste appliquant strictement l'interdiction faite par le Lévitique de se raser la barbe.

Mais l'indice le plus convaincant nous est fourni par une chronique en hébreu, dont une copie est conservée à la bibliothèque de Parme, racontant les persécutions subies par les juifs de France en 1007 suite à la destruction des lieux saints de Jérusalem par le calife du Caire. Les juifs furent accusés par le roi Robert le Pieux de complicité avec les musulmans et menacés de mort s'ils ne se convertissaient pas. Jacob bar Jequthiel, fils de Rabbi Jequthiel et chef de la communauté juive de Rouen, obtint du duc de Normandie, Richard II, l'autorisation de se rendre à Rome pour obtenir du pape qu'il mette fin aux persécutions. Après quinze jours de réflexion, Jean XVIII accepta la requête de son visiteur et chargea un légat, sans doute l'évêque Pierre de Piperno, de se rendre en

14. André MIQUEL, « L'Europe occidentale dans la relation arabe d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb (XI^e siècle) », *Annales : économies, sociétés, civilisations*, 21/5 (1966), p. 1048-1064.

France pour s'assurer de l'application de son arbitrage. Pendant quatre ans, le légat pontifical visita toutes les communautés juives, muni d'une lettre de recommandation de Jacob bar Jequthiel. Notons que la mission de celui-ci à Rome s'effectuait au nom de toutes les communautés juives du royaume, ce qui dit dès cette époque la prééminence de Rouen en France du Nord. Rien d'étonnant donc que, dans un traité polémique publié vers 1140, *Contre l'obstination invétérée des juifs*, le célèbre abbé de Cluny Pierre le Vénérable ait signalé que les chefs des communautés juives de Rouen et de Narbonne – et eux seuls – portaient le titre de « roi des juifs » (*rex judaeorum*).

Au départ de la première croisade (1096), la communauté de Rouen fut l'objet d'un pogrom, qui vit la destruction de tous les bâtiments du quartier juif. Mais à peine Robert Courteuse, le duc de Normandie, était-il parti que son frère Guillaume le Roux, qui avait hérité du trône d'Angleterre et assurait l'intérim dans le duché, autorisa les juifs à reconstruire leurs lieux de culte et d'étude. Cela explique que les trois bâtiments découverts en 1976 et 1982 puissent être datés de la même époque, fin du XI^e siècle ou début du XII^e. On relève en particulier que le niveau du sol est strictement identique entre l'académie rabbinique et l'hôtel particulier de Rabbi Yossi, qui a dû commanditer ces deux bâtiments en sa double qualité de directeur de l'école et de chef de la communauté.

L'essor des académies anglo-normandes au XII^e siècle

L'académie de Rouen prit son essor sous la conduite de maîtres extrêmement réputés. D'abord Rabbi Yossi, si prestigieux qu'il était connu comme *rabbi* (le maître) tout court ; vers 1135, le roi d'Angleterre l'emmena s'installer à Londres pour organiser les communautés anglaises et créer une académie qui après lui fut dirigée par son fils cadet, Abraham ben Yossi. Rashbam, le petit-fils de Rashi de Troyes, succéda à Rabbi Yossi à la tête de l'académie de Rouen. Presque aussi illustre à l'époque que son grand-père, il l'a dirigée pendant un quart de siècle, y a rédigé

un commentaire de la Torah encore étudié de nos jours et y a formé son frère cadet, Jacob Tam, devenu, à la tête de l'académie de Troyes, le principal décisionnaire français en matière de loi juive du XII^e siècle.

À la fin du siècle, l'académie de Rouen, qui comptait de grands savants (Pereç bar Menahem, Berakhiah le Ponctuateur, Bekhor Shor ...) a attiré de grands maîtres d'Île-de-France et de Champagne (Jacob de Provins, Salomon de Troyes, Haïm Kohen ...), suite à la décision de Philippe Auguste en 1182 d'expulser les juifs du domaine royal. Dans la querelle qui opposa les pro et les anti-Maïmonide, l'école de Rouen s'est clairement positionnée en faveur du grand maître espagnol, dont les ouvrages entendaient concilier la foi et la raison.

Plusieurs autres académies se sont créées en Normandie, souvent à l'initiative de descendants de Rashi. C'est ainsi qu'à Falaise, l'école fut dirigée par Juda ben Nathan, qui avait épousé Myriam, l'une des trois filles du maître ; ses fils, Yom, Tov et Eliezer de Falaise, lui succédèrent, et parmi leurs descendants, on trouve Sire Léon, qui a dirigé la *yeshivah* de Paris après sa reconstitution en 1198, et Samuel de Falaise, dit Sire Morel, qui a participé en 1240 à la dispute forcée organisée à Paris par Saint Louis. À Caen, l'école était dirigée par Joseph Lombard, un petit-fils de Rashbam que le rabbin polonais Salomon Louria considérera au XVI^e siècle comme un des principaux docteurs de la loi juive au Moyen Âge. D'autres maîtres importants ont exercé des fonctions à Alençon, Evreux, Pont-Audemer, Coutances et Touques.

La diffusion de la science et de la culture arabes en Occident par le savant andalou Abraham Ibn Ezra

Tout à la fois poète, exégète, astronome, astrologue, mathématicien, grammairien et traducteur, Abraham Ibn Ezra occupe une place unique dans l'histoire de la culture et de la pensée juives. Après avoir voyagé au Maghreb, en Égypte et au Proche-Orient, puis en Italie et dans le sud de la France, il s'installa à Rouen en 1149 pour y poursuivre ses recherches. C'est bien sûr la présence de Rashbam, mais aussi la

richesse de la bibliothèque de la *yeshivah* qui l'attiraient dans cette ville plutôt qu'à Paris ou à Troyes. Il y passa près de dix ans, entrecoupés par un séjour à Londres, et composa là quelques-uns de ses ouvrages les plus fameux, dont un commentaire de l'Exode et un ouvrage astronomique, les *Tables du Ciel*. Il a aussi mené avec Rashbam de rudes controverses théologiques, imputables à leurs cultures différentes – ashkénaze pour l'un, séfarade pour l'autre – et à des méthodes exégétiques également différentes. Abraham Ibn Ezra refusait en particulier l'exégèse littérale (*peshat*) que Rashbam avait héritée de son grand-père et il le soupçonnait de vouloir modifier la computation des jours.

Durant son séjour à Rouen, Ibn Ezra joua un rôle déterminant dans la propagation des œuvres répandues en terres d'Islam, mais dont la rédaction en langue arabe limitait la diffusion (ill-K7). C'est à lui que l'on doit la traduction du *Livre des croyances et opinions* du rabbin Saadiah Gaon, le grand sage de Bagdad. Beaucoup d'autres penseurs juifs ou musulmans, du Proche-Orient, d'Afrique du Nord ou d'Andalousie, ont ainsi été découverts grâce à lui par les érudits normands et français. Ibn Ezra leur a fait connaître non seulement la littérature et la science de ces pays lointains, mais aussi les coutumes des pays arabes en matière de cuisson des aliments, de mode vestimentaire, de bijoux féminins, d'accouchement, de rituels ou de peine de mort. Il leur a également fait découvrir l'existence de produits exotiques comme le musc, la fleur de farine ou le riz.

Au XIII^e siècle, son œuvre fut étudiée dans la jeune université de Paris, a fait l'objet de nombreuses traductions et est devenue célèbre à travers toute l'Europe. De nos jours, son œuvre scientifique reste une référence, comme en atteste le nom d'*Abenezra* que l'Union astronomique internationale a donné en 1935 à un cratère lunaire.



III. K8. Miniature figurant le maître et les étudiants d'une école rabbinique, dans une copie italienne du *Mishneh Torah* de Maïmonide, vers 1450. Le même ouvrage avait été copié et commenté à Rouen par Cresbia le Ponctuateur en 1242-1243. *Biblioteca apostolica vaticana* (Rome), ms. Rossiano 498, f°2 v.

La résistance du judaïsme normand à la montée de l’Inquisition au XIII^e siècle

Pour les juifs de France, le nouveau siècle a vu la montée régulière des persécutions, qui s’est achevée en 1306 avec leur expulsion du royaume par Philippe le Bel (ill-K8).

Le quatrième concile de Latran (1215) marqua une première attaque d’envergure de la papauté contre les juifs : il leur interdit l’usure, encore définie comme le crédit à taux excessif, et leur imposa le port d’un signe vestimentaire distinctif, la fameuse rouelle. Puis la régente Blanche de Castille les transforma d’hommes libres en « serfs du roi » (1230) et soutint la nomination par le pape d’un grand inquisiteur (1233). Prenant le relais de sa mère, Saint Louis organisa à Paris une première dispute forcée (1240) qui aboutit à la condamnation du Talmud, et fit procéder



Ill. K7. L’expulsion des juifs de France. Bibliothèque royale de Belgique (Bruxelles), ms. 6931(5), f° 265.

à l'autodafé de 24 chariots de livres saints en place publique (1242). Il confisqua régulièrement leurs biens, amputa leurs créances, leur interdit le prêt d'argent et les incita financièrement à se convertir. Sur l'insistance du juif converti Paul Chrétien, il leur imposa le port effectif de la rouelle (1269) et s'apprêtait, après la deuxième controverse de Paris, à les expulser, quand il mourut de dysenterie à Carthage au cours de la huitième croisade (1270). C'est son petit-fils, Philippe le Bel, qui acheva la besogne, en procédant en 1306 à leur expulsion en toute hâte, avec pour préoccupation première de récupérer leurs biens et leurs créances et de renflouer le trésor royal. L'année suivante, ce sont les Templiers qui subirent les mêmes attaques.

Au regard de cette montée des persécutions, les juifs de Normandie – province qui intégra la Couronne en 1204, suite à la victoire de Philippe Auguste sur les Anglais – furent longtemps relativement épargnés, même si, dès l'année suivante, quatorze de leurs représentants furent incarcérés à la prison du Châtelet pour les dissuader de fuir en Angleterre, et de lourdes ponctions fiscales leur furent imposées. Devant les tribunaux, ils purent un temps invoquer la coutume des ducs de Normandie pour se soustraire aux nouvelles contraintes ; des amodiations à la réglementation du crédit furent apportées en leur faveur pour éviter de le désorganiser, et jusqu'en 1269, ils furent de fait dispensés de porter la rouelle.

De son côté, l'académie de Rouen resta dynamique, sous la conduite de Menahem Vardimas – le fils de Pereç bar Menahem –, principal décisionnaire de Normandie jusqu'à sa mort en 1224, puis de Cresbia le Ponctuateur pendant trois décennies. De l'atelier de celui-ci sont sorties des œuvres majeures comme le *Pentateuque* d'Elie ben Berakhiah, conservé au Vatican, ou le *Grand Mahzor* d'Amsterdam. En 1240, Sire Morel de Falaise, qui avait été formé à Rouen, fut l'un des quatre débatteurs choisis pour s'opposer au renégat Nicolas Donin lors de la première dispute forcée imposée par Saint Louis.

Après la destruction des livres juifs, les académies normandes multiplièrent leurs efforts pour combler les vides : Cresbia et ses disciples copièrent le *Mishneh Torah* de Maïmonide, le *Grand Livre des Commandements* de Moïse de Coucy et peut-être le *Grand Mahzor* (ill-K9) ; Sire Morel, rentré à Falaise, rédigea un traité rassemblant les opinions de vingt-cinq des plus illustres commentateurs. Après



Ill. K9. Une page du *Grand Mahzor*, ouvrage liturgique juif pour les fêtes. La forme des lettres, analogue à celle du *Mishneh Torah* copié par Cresbia de Rouen, ainsi que la présence de mots français ont conduit Norman Golb à conjecturer que ce manuscrit a été copié à Rouen. Joods Historisch Museum (Amsterdam), ms. BO 166.

l'anéantissement de l'académie de Paris, dont le directeur, Yehiel de Paris, partit en 1258 pour la Palestine avec 300 de ses élèves pour y créer une école, les académies normandes devinrent le dernier rempart de la culture hébraïque. Si les tossafistes normands pouvaient ainsi continuer leur travail, sans craindre la confiscation de leurs livres, ils le devaient largement à la protection dont ils bénéficiaient de la part d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen de 1248 à 1276. Bien qu'ami et confident de Saint Louis, ce grand prélat observait une attitude libérale envers les juifs, ce qui lui valut d'ailleurs, en 1251, d'être victime d'une attaque des Pastoureaux.

L'influence de l'académie d'Évreux sur Nicolas de Lyre et sur l'exégèse chrétienne des XIV^e et XV^e siècles

Nicolas de Lyre (v. 1270-1349) (ill.K10) est l'un des grands exégètes et théologiens du XIV^e siècle, qui a influencé toute l'exégèse chrétienne, jusqu'au réformateur Martin Luther. Natif de La Vieille-Lyre, dans l'Eure, entré en 1291 au couvent des Franciscains de Verneuil-sur-Avre, il poursuivit ses études à Paris où il devint docteur en Sorbonne en 1310. Outre ses importantes responsabilités dans l'ordre des Franciscains, il se consacra pendant quarante ans à des commentaires de la Bible (*Annotations littérales sur toute la Bible*), qui renouvelèrent l'exégèse grâce à sa connaissance de l'hébreu et à sa très large utilisation des sources rabbiniques.

C'est auprès des maîtres de la très réputée *yeshivah* d'Évreux que Nicolas de Lyre avait été formé à la culture juive. Au milieu du XIII^e siècle, l'école était dirigée par les trois « frères d'Évreux », Moïse, Samuel et Isaac ben Senior, dont l'enseignement très couru attirait des élèves de fort loin : ainsi, Jonas de Gérone, disciple espagnol de l'éminent Nahmanide, vint y poursuivre ses études, tout comme l'Allemand Meïr de Rothembourg, qui a aussi fait ses classes à Falaise. Le fils de Samuel, Abraham, devint directeur de l'académie de Rouen ; en 1269, il fut désigné en dépit de son âge, « au nom des sages de notre génération »,

pour affronter le redoutable dominicain Paul Chrétien lors de la seconde controverse de Paris. C'est auprès de ces maîtres ébroïciens que Nicolas de Lyre a appris l'hébreu et a été formé à la méthode exégétique de Rashi. Nicolas considérait d'ailleurs qu'une bonne exégèse littérale devait précéder toute interprétation. Polémiste redoutable, Nicolas de Lyre a activement participé au combat contre toutes les formes d'hérésie, cathare notamment, et dans ses traités contre les juifs, il a retourné contre ses maîtres les procédés rhétoriques qu'ils lui avaient enseignés¹⁵.



Ill. K10. Nicolaus de Lira [Nicolas de Lyre]. Rondel en grisaille rehaussé de jaune d'argent réalisé en 1479 par les maîtres-verriers Claude et Henry Piqueret pour la bibliothèque des chanoines de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Troyes. Cité du Vitrail (Troyes), inv. 213.

15. Sur Nicolas de Lyre hébraïsant, voir : Claire SOUSSAN MAX, « La polémique anti-juive de Nicolas de Lyre », dans : Gilbert DAHAN (dir.), *Nicolas de Lyre, franciscain du XIV^e siècle, exégète et théologien*, Institut d'études augustiniennes, Paris, 2011, p. 51-73.

La présence des *tossafot* normands dans les éditions imprimées du Talmud de Babylone

En prévision de l'expulsion qui se profilait, les savants normands travaillèrent d'arrache-pied pour sauvegarder l'abondante et précieuse littérature rabbinique. Les « frères d'Évreux » synthétisèrent les collections de commentaires (*tossafot*) rassemblés à la fin du XII^e siècle par Samson de Sens. Eliezer de Touques, qu'une source rabbinique désigne comme « le chef des Sages de France », édita les commentaires talmudiques français les plus réputés et en rédigea quantité d'autres. À sa mort, Samson de Chinon, dernier grand maître de l'académie de Rouen, acheva son travail de collation et y ajouta des outils méthodologiques destinés aux futurs étudiants, tels le *Sefer ha-keritout* ou le célèbre *Glossaire* de Leipzig. Et surtout, avec l'aide de ses étudiants, il rassembla les fascicules jusque-là séparés du Talmud de Babylone et en donna la première version intégrale, assortie des meilleurs commentaires rédigés, pendant près de deux siècles, par les plus grands rabbins français.

Lors de l'expulsion des juifs de France en 1306, les savants normands emportèrent avec eux leurs précieux manuscrits. C'est ainsi qu'a pu être conservée à la bibliothèque de Munich une copie, établie en 1342, du Talmud commenté par Samson de Chinon ; ce document est le seul manuscrit complet du Talmud de Babylone qui nous soit parvenu depuis le Moyen Âge : c'est dire sa valeur exceptionnelle.

L'invention de l'imprimerie a donné à la production intellectuelle des académies normandes un immense retentissement. À la fin du XV^e siècle, l'éditeur Gershon Soncino, établi en Lombardie, réussit, lors d'un voyage en Savoie, à mettre la main sur les fameux *tossafot* de Touques et il commença à les publier en compléments aux traités du Talmud. Mais c'est un concurrent vénitien, Daniel Bomberg, qui publia, entre 1520 et 1522, la première édition complète des vingt-trois traités du *Talmud*, assortis des commentaires de Rashi et des meilleurs *tossafot* normands, français et allemands. C'est ce Talmud qui est étudié, depuis cette époque, dans toutes les écoles juives. Quant au *Séfer ha-keritout*, il

est devenu un classique de l'enseignement rabbinique, servant de guide méthodologique à des générations d'étudiants.

CONCLUSION

Même si des avancées considérables ont eu lieu depuis un demi-siècle, il semble que le champ de recherches sur le judaïsme normand et sur ses rapports avec l'Orient reste encore largement inexploré, qu'il s'agisse des périodes antique et médiévale ou des périodes plus récentes. À titre d'exemples, comment comprendre que le quartier juif de Rouen n'ait jamais fait l'objet d'une fouille programmée, à l'instar de ce qui s'est passé ces dernières années à Cologne ? que depuis Norman Golb, aucun chercheur ne se soit intéressé à la période gallo-romaine ? ou que l'œuvre normande de Rashbam n'ait jamais été étudiée, notamment dans ses rapports avec la chrétienté ?

Pour que de nouveaux savoirs apparaissent, il serait bon que les universités de Rouen et de Caen s'attellent à la tâche, en collaboration avec l'École pratique des hautes études et avec l'Institut de recherche et d'histoire des textes. Il faudrait aussi que, comme Max Polonovski, responsable du patrimoine juif au ministère de la Culture, l'avait proposé, des programmes de fouilles archéologiques soient lancés, non seulement en zone urbaine, mais aussi en zone rurale.

À quand la création à Rouen d'un Institut Rashbam-Ibn Ezra sur le modèle de l'Institut universitaire Rachi créé à Troyes ou de l'Institut Maïmonide créé à Montpellier ?

Chapitre II

La Normandie des arabisants (xv^e siècle - xxi^e siècle)

Pierre Ageron

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen

Entrée en contact avec le monde arabe dès le xi^e siècle via ses colonies méditerranéennes d'Italie du sud, de Sicile et de Syrie du Nord, la Normandie semble avoir conservé mémoire directe de l'héritage intellectuel arabe plus longtemps que d'autres régions françaises. Au début du xvi^e siècle, par exemple, la bibliothèque de l'université de Caen possédait deux fois plus d'ouvrages de médecine traduits de l'arabe que celle de Montpellier¹⁶. Si les savants européens se contentèrent longtemps des traductions latines réalisées vers le xii^e siècle, l'intérêt croissant qu'ils accordèrent aux langues à partir du xvi^e siècle leur fit ressentir le besoin de revenir aux manuscrits originaux et suscita leur désir de se procurer de nouveaux textes, restés inconnus en Europe. Ce mouvement d'étude de la langue arabe et de lecture de textes arabes n'a cessé de se prolonger et se renouveler. Le propos de ce chapitre est d'évaluer sur une longue échelle de temps – de la Renaissance jusqu'à nos jours – la place qu'y a tenue la Normandie¹⁷.

16. Pierre AGERON, « Les sciences arabes à Caen au xvii^e siècle : l'héritage arabe entre catholiques et protestants », dans : É. BARBIN & P. AGERON (dir.), *Circulation, transmission, héritage : histoire et épistémologie des mathématiques*, Caen, IREM de Basse-Normandie, 2011, p. 95-121.

17. Les sources d'information utilisées pour ce chapitre, minutieusement recoupées et vérifiées, sont très nombreuses. Pour éviter de volumineuses notes, nous limiterons les références à quelques sources secondaires impliquant directement la Normandie et/ou la langue arabe, où on trouvera des références supplémentaires.

L'ARABE CHEZ LES HUMANISTES NORMANDS DE LA RENAISSANCE

Peut-être n'est-il pas anecdotique que le premier livre imprimé en France qui ait contenu des éléments de langue arabe ait été l'œuvre d'un Normand : Nicole le Huen, natif du diocèse de Lisieux et carme à Pont-Audemer. Ce n'est pas, pourtant, que ce clerc d'élite, proche de la cour, ait maîtrisé cette langue. En 1487, il avait entrepris un pèlerinage à Jérusalem : plus d'un an de voyage pour treize jours de séjour ! Dès son retour, il traduisit du latin au français la *Peregrinatio in Terram Sanctam*, récit de pèlerinage que venait de publier Bernhard von Breydenbach, doyen de la cathédrale de Mayence, en l'enrichissant d'observations personnelles. Son ouvrage fut imprimé à Lyon en 1488. Tout ce qui touche à la langue arabe s'avère emprunté à Breydenbach.

Une planche maladroitement xylographiée figure l'alphabet « des Sarrasins » (ill. A1). Elle se clôt par un mot de cinq lettres dont il est dit qu'il signifie paix et se prononce wolstulam : on reconnaît, très déformée, la formule de salut wa-s-salām. Vient ensuite un lexique : 230 mots français dont l'équivalent « *en langage des Turcs* » – il s'agit en fait d'arabe – est translitéré en alphabet latin, avec de nombreuses erreurs, héritées pour certaines de l'édition allemande, dues pour d'autres aux imprimeurs de la version française – deux Allemands implantés à Lyon. Très recherché pour les informations rares qu'il contenait, le livre de Le Huen connut en 1517 et 1522 deux nouvelles éditions à Paris¹⁸.

Le véritable initiateur de l'étude de la langue arabe en France fut, selon l'expression de Richard Simon dont il sera question plus loin, « notre Normand le fameux **Guillaume Postel** [...] qui a été l'admiration de la cour et de tout ce qu'il y avait alors de savant dans Paris ». Personnalité hors du commun, apôtre de la concorde du monde, Postel a marqué son temps par son érudition et ses excentricités. Il naquit en 1510 dans une famille

18. Sur Nicole Le Huen, voir notamment : Béatrice DANSETTE, « Le voyage d'outre-mer à la fin du xv^e siècle : essai de définition de l'identité pèlerine occidentale à travers le récit de Nicole Le Huen », dans : *Chemins d'outre-mer : Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2004.